

ISSN 1751-8229

Volume Five, Number Three

Slavoj Žižek sur Walter Lippmann: Un méta-commentaire sur la question du pouvoir

Par Dominique Trudel – Université de Montréal, Québec, Canada¹

Walter Lippmann, l'icône du journalisme américain au XXe siècle, a joué un rôle clé dans l'autocompréhension de la démocratie américaine [...] à l'instar de Platon, il considérait l'ensemble de la population comme un gros animal ou un troupeau perplexe qui se débat dans "le chaos des opinions locales". De là vient que le troupeau des citoyens doit être gouverné par "une classe spécialisée dont les intérêts portent au-delà du local" – classe d'élite devant opérer comme une machine de savoir qui obvie au défaut primaire de la démocratie, c'est-à-dire l'impossible idéal du "citoyen omniscient". Or, c'est bien ainsi que nos démocraties fonctionnent – et avec notre consentement.

–

Slavoj Žižek

Dans l'échange épistolaire concluant le recueil des textes de Mao, *De la pratique et de la contradiction*, Slavoj Žižek évoque succinctement le journaliste et philosophe américain

Walter Lippmann, à propos de qui j'écris présentement ma thèse de doctorat. Ma familiarité avec la pensée de Žižek a rendu cette mention, autrement quelque peu anecdotique, particulièrement intéressante. Je fais ici le pari que l'irruption récente de Walter Lippmann dans le corpus žižékien, a quelque chose de décisif.² En effet, dans un texte dont il n'est certainement pas l'objet, Lippmann tient le rôle d'un « médiateur évanouissant »,³ c'est-à-dire que « sa pensée, pour un instant, comme dans un éclair, a rendu visible quelque chose qui était auparavant invisible et qui, ensuite l'est redevenu » (Žižek 1996 : 11-2). Plus précisément, la mention de Lippmann permet à Žižek de considérer la question de l'exercice du pouvoir sans réifier l'opposition entre régimes totalitaires et démocraties libérales tout en rendant visibles de véritables identités ainsi que de potentielles complémentarités entre différentes articulations et problématisations du pouvoir. En d'autres termes, c'est à l'aide de Lippmann que Žižek peut réaliser l'opération hégélienne de « l'identité des contraires » dans laquelle la médiation n'est pas un « juste milieu » mais au contraire ce qui se dévoile seulement dans et par les extrêmes.

Dans ce texte, je propose de poursuivre – de réactiver – le travail de ce médiateur ainsi que d'explorer plus avant quelques-uns des enjeux révélés dans cet instant de lumière. Pour ce faire, il convient tout d'abord de discuter de l'argument de Žižek et de son contexte afin de rendre saillant le rôle déterminant de Lippmann dans l'économie de celui-ci. Ensuite, je montrerai comment Walter Lippmann, ce médiateur évanouissant, peut également contribuer à rendre visible et à exemplifier une conceptualisation du pouvoir conséquente avec l'argument de Žižek quant à la fausse opposition entre régimes totalitaires et démocraties libérales en interrogeant les concepts de « société de contrôle » (Deleuze 1990) et de « biopolitique » (Foucault 2004; Lazzarato 1997). Pour le dire autrement, je vois poindre, dans la courte discussion de Slavoj Žižek à propos de Walter Lippmann, la possibilité de poser la question de l'exercice du pouvoir *à partir de* Lippmann, et ce faisant, les concepts de société de contrôle et de biopolitique apparaissent à un certain moment pertinents et nécessaires puisqu'ils sont convoqués par ce médiateur dont ils poursuivent l'opération.

Le fil d'Ariane de mon texte est une hypothèse de Michel Foucault (1997) selon laquelle c'est dans la noirceur de la guerre qu'il faut chercher « l'ancrage » des rapports de pouvoir qui s'expriment et se révèlent alors pleinement. La guerre constituerait alors une espèce « d'analyseur des rapports de pouvoir » (Defert 2001). Comme l'écrit Foucault : « Les rapports de pouvoir, tels qu'ils fonctionnent dans une société comme la nôtre, ont essentiellement pour point d'ancrage un certain rapport de force établi à un

moment donné, historiquement précisable, dans la guerre et par la guerre » (1997 : 16). Si Lippmann s'avère un médiateur évanouissant redoutablement efficace, c'est surtout dans la mesure où il participe profondément et de multiples manières au déploiement de la guerre. En effet, c'est presque toujours la guerre qui rythme ses textes et que l'on retrouve aux différents carrefours de sa vie. C'est avec raison qu'Everett Rogers a écrit que Lippmann avait composé *Public Opinion* (1922), peut-être son livre le plus célèbre, à l'aune de sa propre expérience dans les services de renseignements et de propagande (1993 : 6).⁴ Bien qu'il soit impossible dans ces lignes de développer pleinement cet argument de l'influence de la guerre sur Lippmann, qui est toutefois bien présent dans l'historiographie (Simpson 1984; Blum 1984; Vaughn 1983; Carry 1967; Eulau 1954), je tiens à préciser ceci : L'influence de la guerre sur Lippmann n'est pas un phénomène à sens unique; Lippmann a tout autant influencé les guerres de son temps qu'il a été influencé par celles-ci. Initiateur d'un néologisme – la « guerre froide » – ayant défini toute une époque, théoricien de référence des services de renseignements (Glander 2000 : 62), auteur de nombreux ouvrages et articles influents portant sur la guerre et la stratégie, habitué des arcanes du pouvoir et des jeux de coulisses et critique acerbe de la guerre du Viêt-nam : Lippmann ne compose-t-il pas cette figure paradoxale de « l'homme de guerre » séduit par l'appareil d'État?⁵ Pour Gilles Deleuze, l'opération fondamentale du pouvoir constitue cette appropriation, toujours incomplète, de la guerre par l'appareil d'État.

Cette prémisse quant à la relation guerre/pouvoir me permettra de reconsidérer le rapport critique de Žižek aux idées de Foucault et de Deleuze à la lumière de la problématique du pouvoir et de la médiation de Lippmann; cette question n'étant pas étrangère à celle du pouvoir et de la guerre. En effet, la philosophie entendue comme polémique, comme guerre, n'est-elle pas là le point commun liminaire au travail de Foucault, Deleuze et Žižek?⁶

WALTER LIPPMANN : UN MÉDIATEUR ÉVANOUISSANT

Dans sa lettre à Alain Badiou, Žižek manifeste son accord sur un point fondamental :

Le noyau du problème [...] dans la Chine de Mao [est] l'urgence de briser le cadre exclusif de l'État-Parti, de l'équation "dictature du prolétariat = dictature du Parti" et de poser comme problème théorique et pratique celui des formes politiques de l'organisation des masses en dehors de la forme du Parti

(unique ou pluriel). Ce problème est bien toujours le nôtre (Žižek 2008b : 298).

Suite à cela, Žižek expose brièvement la solution de Lippmann à ce problème, soit l'établissement, dans la plus pure tradition platonicienne, d'une « classe gouvernante » capable d'organiser les masses irrationnelles à travers la « fabrication du consentement ». Selon Žižek, ce modèle serait effectivement celui des démocraties occidentales post-politiques, dans lesquelles le politique s'efface au profit du pouvoir administratif et de la figure de l'expert (2006 : 379). Le paradoxe idéologique peut alors se formuler ainsi : nous « jouons le jeu » de l'autonomie des subjectivités individuelles et d'une démocratie idéalisée tout en « exigeant qu'une injonction invisible nous dise que faire et que penser » (Žižek 2008b : 299). La politique serait désormais l'idéologie même de l'ère post-politique, qu'elle tente de dissimuler.⁷

Noam Chomsky (1997) avait déjà entrepris de lier la pensée de Walter Lippmann à l'exercice contemporain du pouvoir et le commentaire de Žižek s'inscrit clairement en continuité avec ses thèses. Néanmoins, ce qui me semble particulièrement intéressant dans le texte de Žižek, c'est que Lippmann constitue l'élément crucial, le « médiateur évanouissant » permettant d'appréhender l'identité profonde entre l'exercice du pouvoir en Chine maoïste et la « liberté fictive » de la démocratie libérale.⁸ En Chine maoïste, exactement comme dans toutes les démocraties libérales, une classe spécialisée dans l'exercice du pouvoir sert de bon berger aux masses qui « jouent le jeu ». Les textes de Žižek, riches de nombreuses blagues et anecdotes à propos du « jeu » dans les régimes communistes, nous permettent de comprendre la différence fondamentale entre la version « totalitaire » et la version libérale-démocratique du « jeu ». Dans les « régimes totalitaires », ce jeu est parfois si évident, si « carnavalesque », qu'il exclut la possibilité d'une injonction supplémentaire perverse invitant secrètement le pouvoir à se réaffirmer. Considérons seulement, à titre d'exemple, cette bonne vieille plaisanterie yougoslave : « In Stalinism, the representatives of the people drive Mercedes, while in Yugoslavia, the people themselves drive Mercedes by proxy, through their representatives » (Žižek 1989 : 199). De la même manière, dans la version maoïste du jeu, l'absence d'autonomie des sujets vis-à-vis du Parti n'est-elle pas cela même qui, paradoxalement, garantit un espace minimal d'autonomie subjective ? Au contraire, dans la version libérale-démocratique du jeu, la célébration (et la simulation) de l'autonomie individuelle n'est-elle pas l'idéologie même qui exclut toute pratique effective de l'autonomie ? C'est ce phénomène, un mode

de subjectivation caractéristique des démocraties libérales, que Žižek nomme « *homo sucker* » : Est un *homo sucker* celui qui est à ce point amusé, satisfait et confiant d'instrumentaliser l'idéologie dominante et de « résister » que c'est l'idéologie même qui se joue de lui, « l'ultime zozo » (2005 : 112).⁹

Au-delà de ce « jeu », ce que les deux régimes ont en commun c'est la dépolitisation des questions d'intérêt public au profit du savoir des experts. Dans un texte appelé à un destin ironique intitulé *Contre le culte du livre*, Mao écrit : « Vous n'avez pas fait d'enquête sur un problème, et on vous prive du droit d'en parler. Est-ce trop brutal? Non, pas du tout » (1930 : 71). Cela est en tout point conforme aux prescriptions de Lippmann : Dans les sociétés complexes, le rôle du public ne consiste pas à discuter des problèmes (et des solutions) mais seulement à appuyer l'une ou l'autre des propositions formulées par des experts « neutres ». L'argument de Lippmann prend racine dans un constat épistémologique développé en 1922 dans *Public Opinion*, livre qui propose les concepts synonymes de « stéréotype » et de « pseudo-environnement ». Selon Lippmann, une série d'images (de stéréotypes) plus ou moins exactes nous séparent de l'environnement réel; images à travers lesquelles les humains connaissent le monde et sur la base desquelles ils agissent : « They live, we are likely to say, in different worlds. More accurately, they live in the same world, but they think and feel in different ones » (Lippmann 1922 : 13). En démocratie, les décisions politiques ne sont pas prises sur la base des faits, mais bien à partir des jugements et des images du monde qui sont satisfaisantes : « We do not first see, and then define, we define first and then see » (Lippmann 1922 : 54-5).¹⁰ Lippmann en appelle donc à la constitution d'un corps d'experts en mesure de différencier « the world outside » et « the pictures in our heads »; ce rôle incombant aux spécialistes des sciences sociales.¹¹ L'organisation de l'opinion publique par les spécialistes des sciences sociales – l'utopie de Lippmann – est enfin devenue réalité après la Seconde Guerre mondiale avec la cristallisation d'une nouvelle discipline, la communication, qui est essentiellement portée par le même idéal (Glander 2000; Simpson 1984).

Le rôle essentiel des experts est très précisément balisé par Lippmann, inquiet de préserver une neutralité qu'il suppose étrangère à la nature humaine. La rhétorique anti-bureaucratique de Lippmann fait ainsi largement écho à celle de Mao :¹²

But the experts will remain human beings. They will enjoy power, and their temptation will be to appoint themselves censors, and so absorb the real

function of decision. Unless their function is correctly defined they will tend to pass on the facts they think appropriate, and to pass down the decisions they approve. They will tend, in short, to become a bureaucracy. The only institutional safeguard is to separate as absolutely as it is possible to do so the staff which executes from the staff which investigates. The two should be parallel but quite distinct bodies of men, recruited differently, paid if possible from separate funds, responsible to different heads, intrinsically uninterested in each other's personal success (Lippmann 1922 : 242).¹³

Dans *Le point d'explosion de l'idéologie en Chine* (1967), Guy Debord considère la Révolution culturelle comme un point de rupture « à l'intérieur de la bureaucratie »; les deux camps n'hésitant pas à risquer l'écroulement même de la bureaucratie pour en exercer le contrôle. Cette lutte bureaucratique contre la bureaucratie constituerait le « degré zéro » de l'idéologie, son « éclatement » à l'occasion d'une « nuit où toutes les vaches idéologiques sont noires ». Cette analyse ne s'applique-t-elle pas également à la bureaucratie telle que présentée par Lippmann? En effet, Mao et Lippmann jouent ici le même jeu : Tous deux semblent considérer sérieusement la possibilité d'une séparation réelle de l'expertise et de la décision, l'utopie d'une « bureaucratie non-bureaucratique » constituant le fantasme ultime de la bureaucratie elle-même.¹⁴

Le phénomène décrit par Debord, l'identité du « tout idéologique » et de son « zéro absolu » dans laquelle « la *double pensée* s'est elle-même dédoublée », n'est donc pas propre à la Révolution culturelle chinoise; c'est au contraire un phénomène caractéristique des démocraties libérales à l'intérieur desquelles il apparaît. Un bref retour sur le parcours et les idées de Walter Lippmann permet d'illustrer cette thèse. Lippmann, pourtant un fervent apôtre de la séparation du pouvoir politique et du savoir des experts, s'est employé plus que quiconque à démontrer la naïveté de ses propres thèses, opérant exactement à l'intersection du savoir et du pouvoir, dans cette nuit noire de toutes les vaches idéologiques.

Durant la Grande Guerre, Lippmann joua un rôle complexe au sein de l'administration Wilson et de l'armée. Il est le secrétaire de *The Inquiry*, une agence secrète de renseignements en charge de la préparation de la paix; un mandat on ne peut plus clausewitzien dans la mesure où l'objectif ultime de la stratégie est la préparation de la paix la plus avantageuse qui soit. Lippmann rédige la majeure partie des « quatorze points de Wilson » en plus d'assurer la coordination entre *The Inquiry* et le bureau du Président Wilson. Cette position/fonction est très exactement celle de la bureaucratie, telle qu'il la conçoit lui-même, c'est-à-dire à la fois médiation et incarnation du savoir et du

pouvoir. En plus de son travail pour *The Inquiry*, Lippmann se joint, en juin 1918, à une unité de l'armée américaine (*G-2-D, Censorship and Press Division*) en charge de la propagande outre-mer dirigée par Heber Blankenhorn, un journaliste new-yorkais de sa connaissance. L'unité établit ses quartiers à Chaumont dès juillet, planifiant des campagnes et rencontrant ses homologues des pays alliés : « State secrets between glasses of Graves, that's the method » (Blankenhorn 1919 : 23). Cette expérience au sein de *The Inquiry* et du *G-2-D* est tout à fait conséquente avec la leçon de Clausewitz selon laquelle c'est du côté de la guerre et de la stratégie qu'il faut chercher le paradigme de l'enchevêtrement opaque du savoir et du pouvoir (Debord 1988 : 81).¹⁵ Finalement, en sa qualité d'assistant de Secrétaire d'État à la guerre Newton D. Baker, Lippmann aurait participé aux activités du *Committee on Public Information*, parfois appelé *CPI* ou *Creel Committee*, une organisation chargée d'influencer l'opinion publique américaine en faveur de la guerre. La nature et l'ampleur de l'implication de Lippmann dans le *CPI* demeurent ambiguës à ce jour.¹⁶

Le texte de Žižek permet donc de rendre visible, à partir de la figure de Lippmann, ce « point d'explosion de l'idéologie », c'est-à-dire la complicité post-politique du « tout idéologique » et du « non idéologique », les similitudes entre la domination sociale telle qu'elle s'exerce dans les « régimes totalitaires » (souvent qualifiées « d'idéologiques ») et dans les démocraties libérales (dans lesquelles le thème de la « fin des idéologies » est récurrent) : « L'Amérique et la Chine, métaphysiquement parlant, cela revient à la même chose : la même frénésie désespérée de technologie déchaînée, un mode de vie déraciné pour l'homme moyen » (Žižek 2005 : 14).

LA SOCIÉTÉ DE CONTRÔLE ET LA BIOPOLITIQUE

Dans *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, Gilles Deleuze tente de décrire, sur les traces de Michel Foucault, le déploiement d'une nouvelle logique du pouvoir succédant aux sociétés disciplinaires et aux milieux d'enfermement. Après la Deuxième Guerre mondiale,¹⁷ on assisterait à la mise en place de techniques de contrôle en continu « modulant » les « individus » en permanence, s'adaptant à leurs ondulations spécifiques. C'est la formation continue plutôt que l'école, la médecine à domicile plutôt que les hôpitaux, les peines de substitution plutôt que la prison, etc. Le contrôle passe par l'information et son traitement, par les ordinateurs et les machines cybernétiques¹⁸ – bref,

par la communication, qui remplace ou transforme les vieilles institutions et les vieilles machines. Au lieu de s'adresser au couple masses-individus, le contrôle a pour objets et pour projets des banques de données et des « dividiels », c'est-à-dire des êtres divisibles (et divisés).

En retournant brièvement aux thèses de Michel Foucault sur l'aveu (1976 : 76-94), il est possible de comprendre comment les actions menées par Lippmann illustrent cette rationalité d'un pouvoir qui prend et – produit – le dividiel comme objet privilégié et ce, malgré des technologies de la communication embryonnaires. Lors de la Grande Guerre, le *G-2-D* comptait sur les interrogatoires de prisonniers pour « découvrir les pensées de l'ennemi » et affiner sa propagande, et c'est Lippmann qui fut principalement chargé des interrogatoires, Blankenhorn ayant remarqué « le flair du reporter pour l'interrogatoire » (Laurie 1995 : 468, ma traduction). Cette pratique évoque clairement ce que Foucault affirme quant à la production de la vérité par l'aveu, un dispositif qui enjoint à produire la « vérité » du moi. Pour Foucault, cette logique de l'aveu se déploie aujourd'hui pleinement :

L'obligation de l'aveu nous est maintenant renvoyée à partir de tant de points différents, elle nous est désormais si profondément incorporée que nous ne la percevons plus comme l'effet d'un pouvoir qui nous contraint; il nous semble au contraire que la vérité, au plus secret de nous-même, ne "demande" qu'à se faire jour; que si elle n'y accède pas, c'est qu'une contrainte la retient, que la violence d'un pouvoir pèse sur elle, et qu'elle ne pourra s'articuler enfin qu'au prix d'une sorte de libération (Foucault 1976 : 80)

Une fois le dispositif de l'aveu intériorisé, l'aveu fonctionne d'un « moi » à un autre « moi », entre les instances subjectives d'un individu désormais divisé, d'un dividiel. La psychanalyse (Freud 1925 : 11) et les revues féminines nous enjoignent-elles pas sans cesse d'enfin « s'avouer à soi-même »? C'est ce que Foucault appelle la « coïncidence » entre le « sujet qui parle » et le « sujet de l'énoncé » (1976 : 82); la coexistence d'un « je » qui dit « je », d'un « je » qui n'en croit pas ses oreilles de ce que raconte « je », etc. Qu'une telle chose ne nous semble pas complètement loufoque témoigne certainement de la prégnance des dispositifs de contrôle hétérogènes auxquels la psychanalyse et les magazines féminins participent certainement...¹⁹ Mais revenons à Lippmann. Ce qu'il exige des prisonniers, ce n'est rien de moins que la « vérité » de leurs perceptions et de leurs idées.²⁰ Le rôle de Lippmann est ici fondamental. En plus d'exiger la vérité, c'est à lui de l'interpréter, de la décrypter, de faire la part du vrai et du faux.²¹ Ce rôle est celui du

« maître de la vérité »²² (Foucault 1976 : 89), c'est à lui qu'il appartient de dire qu'elle est la « vraie » relation entre tous ces « je », c'est à lui de moduler le individuel. Bien que cet exemple ne constitue peut-être pas l'idéal-type du contrôle, il permet de concevoir comment cette rationalité particulière émerge au sein de rationalités concurrentes (l'armée et la prison comme institutions disciplinaires, le maître de la vérité comme position souveraine, etc.) et comment elle tend à s'autonomiser de celles-ci.²³ Une fois pleinement informé par le contrôle, le individuel peut très bien se passer du « maître de la vérité », pour s'avouer toutes ces choses à lui-même en éprouvant un sentiment de totale liberté. Désormais, ce sont les gens qui demandent à participer à des émissions de télévision où ils peuvent enfin dire « je = je ». Comme l'écrit Gilles Deleuze :

Les couples maudits sont ceux où la femme ne peut pas être distraite ou fatiguée sans que l'homme dise "Qu'est-ce que tu as? Exprime-toi..." La radio et la télévision ont fait déborder le couple [...] Si bien que le problème n'est plus de faire que les gens s'expriment, mais de leur ménager des vacuoles de solitude et de silence à partir desquelles ils auraient enfin quelque chose à dire. Les forces de répression n'empêchent pas les gens de s'exprimer, elles les forcent au contraire à s'exprimer (Deleuze 1985 : non paginé).

*

Deleuze ne situe pas explicitement l'hypothèse de la société de contrôle dans le contexte d'une éventuelle « identité » entre d'éventuelles logiques « totalitaires » et « libérales » du pouvoir. Mais pour lui, la question du pouvoir doit être distinguée de celles de l'État ou du régime politique, questions par rapport auxquelles elle est excentrique. Les sociétés de contrôle ne constituent pas, *stricto sensu*, une mutation politique, ni simplement technique mais « plus profondément une mutation du capitalisme » (Deleuze 1990 : 3). Le déploiement immanent du capitalisme mondialisé, auquel la Chine est complètement intégrée, rend cette opposition (entre les régimes totalitaires et les démocraties libérales) caduque quant à la thèse des sociétés de contrôle.²⁴

Il est possible d'identifier cette « mutation du capitalisme » dans un ouvrage comme *La Cité libre* (1938) et dans l'organisation, la même année, du *Colloque Walter Lippmann* (j'y reviendrai), qui constituent tout autant les « effets » que de vibrants manifestes en faveur de la logique du contrôle. Dans *La Cité libre*, Lippmann abandonne sa foi envers le gouvernement des experts pour effectuer un virage à cent quatre-vingt degrés. Sa critique du « collectiviste d'aujourd'hui » semble tout droit dirigée contre les idées qu'il défendait

jusqu'alors si ardemment :

[Le collectiviste] croit, parce qu'il espère. L'ardeur de son espoir rend croyable à ses yeux l'un des mythes les plus séduisants qui aient jamais capturé l'imagination des hommes. Un dieu nouveau va naître de l'union de la connaissance avec la force [...] Les philosophes seront rois; c'est-à-dire que les premiers ministres et leurs parlements, les dictateurs et leurs commissaires obéiront aux ingénieurs, aux biologistes et aux économistes qui organiseront le tout. Les "experts" dirigeront les affaires de l'humanité, et les gouvernants les écouteront [...] Les peuples avaient besoin de rois qui seraient en même temps philosophes. Et les hommes qui voulaient être rois se faisaient passer pour des philosophes (Lippmann 1938 : 43-5).

C'est Lippmann contre Lippmann, *dividuel* passé aux aveux, à la fois sujet et objet de sa propre double pensée. Mais en plus de prêcher par l'exemple, Lippmann argumente. Le problème fondamental de son époque serait un capitalisme ayant cessé d'être libéral, cédant devant les diverses tentations collectivistes (la critique des économies totalitaires est explicite, celle du *new deal* ambivalente). Pour Lippmann, l'État doit assumer un rôle plus restreint dans l'économie, « un rôle non de direction, mais de contrôle » (Maurois 1938 : 9); une leçon qui provient, encore une fois, de la stratégie. S'inspirant ouvertement du stratège Liddell Hart, Lippmann, hanté par la perspective d'un capitalisme figé, écrit :

Ce principe essentiel apparaît clairement dans la stratégie. Si l'on compare par exemple la campagne du colonel Lawrence en Arabie à celle des Alliés sur le front occidental, on constate qu'une guerre de mouvement n'est possible que pour des troupes peu nombreuses et légèrement équipées. Au fur et à mesure que les armées deviennent plus grandes et que leurs équipements s'alourdit (sic), elles perdent leur capacité de manœuvre stratégique, et sont réduites à se grignoter tactiquement en rampant. Leur inertie devient telle qu'elles ne peuvent pousser que dans la direction dans laquelle elles sont parties, et qu'essayer stoïquement de durer plus longtemps que l'ennemi. Dans la période finale, toute mobilité peut disparaître, lorsque les services de ravitaillement deviennent si compliqués qu'ils arrivent tout juste à se ravitailler eux-mêmes. À ce moment-là, une armée devient stationnaire, et ne peut avoir d'autre objectif que celui de se maintenir à l'endroit où elle est, où qu'elle soit (Lippmann 1938 : 58-9).²⁵

Tel qu'envisagé par Lippmann, le rôle de l'État est double. L'État doit d'abord instaurer un cadre institutionnel et légal garantissant le fonctionnement du marché, qui n'est pas « naturel » mais le fruit d'une « construction historique » (Denord 2001 : 20). Une fois ces règles du marché bien établies, le rôle de l'État consiste tout au plus à accompagner les forces du capitalisme, à se moduler sur lui de manière à assurer son dynamisme. Le

libéralisme de Lippmann, au contraire du libéralisme classique, refuse le simple « laissez-faire » pour tenter de dégager une troisième voie entre le « laissez-faire » et le « planisme » (Denord 2001 : 11).²⁶ Un tel libéralisme propose essentiellement une redéfinition de la rationalité étatique à l'image de celle du capitalisme. L'État doit produire les conditions de marché et s'assurer que celles-ci perdurent. L'État ne doit pas être aux manettes de l'économie mais seulement « accompagner » les mouvements du capitalisme.

Or, ce qui caractérise le capitalisme contemporain, n'est-ce pas exactement son caractère « erratique », comme si, justement, personne n'était plus aux manettes? Comme l'écrit Brian Massumi, « ce n'est plus le pouvoir institutionnel disciplinaire qui définit tout, c'est le pouvoir du capitalisme de produire de la variété » (cité dans Žižek 2008a : 46). L'État qui double de tels mouvements n'agit plus comme un appareil d'État classique mais bien comme une organisation de guérilla : mouvements inattendus, harcèlement, feintes d'engagement, recherche des derniers points d'eau... L'image de Lawrence d'Arabie est effectivement tout à fait indiquée en ce qu'elle permet de comprendre « un certain genre de convergence entre la dynamique du pouvoir capitaliste et la dynamique de la résistance » (Massumi cité dans Žižek 2008a : 46). C'est donc tout le problème contemporain du pouvoir et de la résistance qui se pose à partir du libéralisme de Lippmann. En termes deleuziens, ce qui se joue ici, c'est la question des rapports entre la machine de guerre nomade et l'appareil d'État, le passage « d'une guerre institutionnalisée, réglée, codée, avec un front, des arrières, des batailles » à une guerre « sans affrontement et arrières, à la limite sans bataille [...] : pure stratégie » (Deleuze et Guattari 1980 : 36-7). N'est-ce pas exactement au déploiement de ce nouveau type de guerre, une guerre permanente et de faible intensité, auquel nous assistons aujourd'hui? Quelle est la dette de ce type de guerre envers le libéralisme de guérilla proposé par Lippmann? Dans son excellent ouvrage, Joëlle Zask observe avec justesse que les idées politiques de Lippmann impliquent :

[Une] réduction de la politique à l'action urgente des politiciens [qui] transforme les gouvernants en chefs militaires – qui, parce qu'ils "agissent", endossent seuls la responsabilité de leurs actes. De même, elle justifie l'autonomie et la force de l'exécutif par des situations de crise qui, comme de nombreux auteurs l'ont montré, sont toujours marquées par un recul considérable des méthodes démocratiques de gouvernement (1999: 147).

Les propositions de Lippmann eurent une influence majeure, notamment en France, où la

parution de *La Cité libre* a suscité l'organisation du *Colloque Walter Lippmann* tenu à Paris en août 1938. L'objectif du colloque, calqué sur celui du livre de Lippmann, est de réhabiliter la doctrine libérale. En plus de Lippmann, vingt-six éminents participants sont présents, dont les Français Raymond Aron et Louis Rougier ainsi que les plus célèbres économistes de la nébuleuse néolibérale et ordolibérale : Friedrich Hayek, Wilhelm Röpke, Alexander Rüstow et Ludwig von Mises. Pour Louis Rougier, l'apport fondamental de la *Cité libre* est de redéfinir les coordonnées du problème idéologique. Au lieu de l'alternative éculée entre fascisme et communisme, « c'est dans un tout autre choix, celui entre le libéralisme et le totalitarisme, que réside la seule et grande alternative pertinente » (Audier 2008 : 92). Évidemment, cette alternative est tout aussi fautive qu'intolérable. Comme l'a très bien expliqué Žižek dans *Vous avez dit totalitarisme?*, la notion de totalitarisme, en permettant l'amalgame du fascisme et du communisme, est très souvent utilisée comme un simple instrument de légitimation du libéralisme : Qui en effet oserait choisir le « totalitarisme » dans le faux dilemme de Rougier? Ce dilemme est toutefois révélateur. Le libéralisme, en ce qu'il n'est pas tant une idéologie qu'une rationalité de l'action gouvernementale, est susceptible d'intéresser les « régimes totalitaires » tout autant que les « démocraties » : Les deux types de régime ne peuvent-ils pas tout autant modifier sans cesse leurs champs d'actions, agir de manière erratique, guerroyer ? En d'autres termes, cette redéfinition post-politique du problème idéologique cache l'ambivalence idéologique fondamentale du libéralisme, qui n'est ni « démocratique » ni « totalitaire », mais surtout hostile à toute conception du politique en tant que problème idéologique. L'ère « post-idéologique » libérale peut ainsi être décrite comme l'idéologie de la fin des idéologies ou, pour reprendre la formule de Debord, de la double pensée qui s'est dédoublée.

Dans *La Naissance de la biopolitique*, Michel Foucault se livre à une longue analyse du *Colloque Walter Lippmann*, l'une de ses très rares incursions dans l'histoire contemporaine. L'objet du cours est de poursuivre le projet d'une histoire de « l'art de gouverner » (Foucault 2004 : 3) et ce en abordant dans le détail l'émergence et le rôle du libéralisme comme principe d'autolimitation du gouvernement :

Qu'est-ce que c'est que ce nouveau type de rationalité dans l'art de gouverner, ce nouveau type de calcul qui consiste à dire et à faire dire au gouvernement : à tout cela j'accepte, je veux, je projette, je calcule qu'il ne faut pas toucher? Eh bien, je pense que c'est cela en gros que l'on appelle le libéralisme (Foucault 2004 : 22-3).

Pour Foucault, le libéralisme est un « régime de vérité » sur lequel s'appuie une « économie de pouvoir » qui lui est propre, celle du « jeu sécurité/liberté » (2004 : 67). La restriction des domaines d'activités de l'État expose l'individu « libre » à l'épreuve du danger et de l'insécurité, ce qui incite l'État à réinvestir le domaine du sécuritaire. Cet espace de liberté et d'ouverture constitue ainsi, dans un deuxième moment, le domaine de l'insécurité et de « l'extension des procédures de contrôle, de contrainte, de coercition qui vont constituer comme la contrepartie et le contrepoids des libertés » (2004 : 68). Foucault affirme très clairement que le *Colloque Walter Lippmann* est un événement fondamental de ce « régime de vérité » libéral qu'il bouscule et transforme : « C'est au cours de ce colloque que, alors, on définit [...] les propositions spécifiques et propres au néolibéralisme » (2004 : 138).²⁷ À la différence du libéralisme classique, le néolibéralisme ne formule pas de balises claires à l'action gouvernementale. La question n'est plus de déterminer *a priori* les domaines d'actions sur lesquels il faut intervenir (et ceux dont il faut se garder de toute intervention) mais bien, comment est-ce que l'on doit intervenir, quelle est la nature de l'intervention nécessaire? Lors de la séance plénière concluant le colloque, Lippmann est très clair à ce sujet : « La question la plus importante est celle des interventions nécessaires ou non » (Audier 2008 : 352). En d'autres termes, toutes les sphères de l'activité sont désormais des domaines potentiels d'actions à préciser – de modulations futures.²⁸ Le néolibéralisme se présente ainsi comme une expansion radicale du domaine potentiel de l'action gouvernementale, désormais limitée selon le seul critère de la « nécessité »; le nouveau nom de la pure décision souveraine/arbitraire. Pour Foucault, l'action gouvernementale néolibérale – et « nous sommes en train d'y baigner » (2004 : 139) – vise à obtenir une « société d'entreprise ». Foucault écrit que :

C'est cette démultiplication de la forme entreprise à l'intérieur du corps social qui constitue, je crois, l'enjeu de la politique néo-libérale. Il s'agit de faire du marché, de la concurrence, et par conséquent de l'entreprise, ce qu'on pourrait appeler la puissance informante de la société » (2004 : 154).

Cette description du « régime de vérité » néolibéral et de son « économie de pouvoir » correspondante constitue à mon sens le point de rencontre entre les thèses de Foucault et celles de Deleuze sur les sociétés de contrôle : même insistance sur le milieu ouvert sur lequel le pouvoir prend prise, même dénonciation d'une nouvelle logique entrepreneuriale contagieuse, traquée par Deleuze jusque dans les jeux télévisés.²⁹ Ce

qui est absent du texte de Deleuze, c'est toutefois un événement majeur (le colloque Walter Lippmann) ainsi qu'une liste de suspects sur laquelle il faut désormais écrire, tout en haut, le nom de Walter Lippmann.

*

Dans *Empire*, Michael Hardt et Antonio Negri empruntent cette même piste entre les concepts de biopolitique et de contrôle : C'est Foucault qui nous permettrait de comprendre la nature biopolitique du contrôle (2000 : 49). La logique du contrôle impliquerait un pouvoir de production de la vie sans précédent « qui envahit les profondeurs des consciences et des corps de la population – et qui s'étend dans le même temps, à travers l'intégrité des relations sociales » (2000 : 50-1). En admettant que la biopolitique et le contrôle constituent des rationalités de pouvoir s'impliquant nécessairement l'une l'autre, un autre point de contact avec Lippmann est possible. En effet, Maurizio Lazzarato pose l'hypothèse que « l'objet de la bio-politique doit comprendre non seulement la "population" mais aussi le "public" [...] le public de la presse, de la télévision ou des réseaux informatiques » (Lazzarato 1997 : 2). Comme nous le rappelle Lazzarato, l'exigence de « contrôler le public » est inséparable de la notion même de public, un concept dont la généalogie est « directement liée à la nécessité de contrôler les pratiques subversives (anarchistes et syndicales) qui explosent en France à la fin du XIXe siècle (1997 : 2). Pour Lazzarato, seule la notion de « public » donne tout son sens « à la dimension temporelle que Foucault introduit dans la définition des relations sociales » (1997 : 2). Tandis que la discipline se déploie dans l'espace (quadriller, séparer, etc.), la bio-politique agit dans et sur le temps (calcul des probabilités, action en continu, etc.). Comme le remarque Lazzarato, Deleuze évoque les techniques de la statistique et les sondages, qui se substitueraient aux « milieux d'enfermement ». Le public, en ce qu'il constitue « une variation, une tendance, un devenir » résiste par nature aux milieux d'enfermement désuets, qui ne peuvent le discipliner. Par conséquent, le public peut être contrôlé seulement dans un espace ouvert, c'est-à-dire à travers les éléments qui le constitue : le temps, la vitesse et l'action à distance (1997 : 2).

La conception du public de Lippmann est similaire à cette description. Pour lui, le public est inconsistant, un « fantôme »; il n'est pas unitaire et n'a pas de volonté organique (1925 : 143). Le public se forme autour d'une question ou d'un événement bien qu'il soit par nature incapable d'agir. Son rôle consiste tout au plus à s'aligner derrière une

proposition qu'il ne lui appartient pas de formuler. On peut lire certains passages des livres de Lippmann comme autant de *modus operandi* quant à la gestion *dans le temps et la durée* des publics. Deux chapitres de *Public Opinion*, « Time and Attention » et « Speed, Words and Clearness » décrivent en détails les moyens de formation des publics. Lippmann expose alors des recherches pionnières portant sur le *temps* consacré quotidiennement à lire les journaux selon une série de variables (âge, sexe, ville, etc.); la difficulté étant de savoir comment ce *temps* d'exposition est distribué (1922 : 38). L'utopie de Lippmann, celle d'une opinion publique parfaitement organisée, suppose l'immédiateté d'une transmission parfaite, non médiatisée dans le temps. Tout le problème est la disjonction entre le monde réel (immédiat, « the world outside ») et celui des images (le monde du passé, « the pictures in our heads »). Dans une telle conception du monde, l'*urgence* devient le rapport privilégié au temps, ce qui est tout à fait conséquent avec le néolibéralisme de la *Cité libre* : S'ajuster toujours plus rapidement au capital, toujours dans l'urgence, jusqu'à marcher complètement dans ses pas comme une ombre.

Ce rapport au temps (qui est également celui du journalisme?) exprime toute la différence entre le supposé pragmatisme philosophique de Lippmann (Jansen 2008; Latour 2008) et un pragmatisme authentique. En ce qu'elles impliquent une action gouvernementale toujours plus « urgente », les idées de Lippmann s'opposent à la politique entendue comme « processus expérimental ». L'expérimentation suppose en effet la médiatisation éternelle de la question de la finalité de l'action (Zask 2003). L'urgence et l'expérimentation impliquent donc nécessairement des rationalités gouvernementales distinctes. En tant que « nouveau paradigme de gouvernement », « l'état d'exception » (Agamben 2003) témoigne de la primauté de l'urgence sur l'expérimentation. Agamben remarque à juste titre que « La première guerre mondiale – et les années qui suivirent – apparaît dans cette perspective comme le laboratoire où ont été expérimentés et mis au point les mécanismes et les dispositifs fonctionnels de l'état d'exception comme paradigme de gouvernement » (2003 : 19).

Lazzarato affirme que lorsque le « public » devient la forme générale du rapport social, il entre nécessairement en crise. Sa formation événementielle implique une réversibilité du rapport public-auteur. Nous sommes parfois public, parfois auteurs. Telle est la piste de la résistance ouverte par la notion de « public », celle d'un « public-auteur » ou d'un « public-expert ». Or, les thèses de Lippmann sur le public impliquent que le « devenir-expert » ou le « devenir-auteur » est réservé à des minorités. C'est un devenir possible seulement sur une certaine question tandis que sur la plupart des questions,

cette réversibilité est nécessairement impossible. C'est encore une fois le temps qui est en cause : Il ne serait pas possible de s'informer suffisamment pour être un expert sur tous les sujets. En tant qu'action sur et dans le temps, la société de contrôle et la biopolitique se présentent ainsi comme des concepts complémentaires dans le cadre de l'analyse du pouvoir dans ses formes contemporaines et historiques.

ŽIŽEK, FOUCAULT, DELEUZE ET LA QUESTION DU POUVOIR (ET DE LA RÉSISTANCE)

Très schématiquement, j'ai tenté de montrer comment, à partir de ma lecture Žižek, il est possible de considérer Walter Lippmann comme un « médiateur évanouissant » permettant d'éclairer la question du pouvoir, notamment en évitant l'opposition banale et fallacieuse entre les régimes totalitaires et les démocraties libérales. J'ai par la suite exploré ce que Lippmann peut également contribuer à éclairer, soit l'exercice du pouvoir contemporain tel que conceptualisé par Gilles Deleuze (la société de contrôle) et Michel Foucault (la biopolitique). Le paradoxe est alors le suivant : Tandis que Žižek illustre ses thèses sur le pouvoir en s'appuyant sur Lippmann, cette figure permet aussi d'exemplifier les thèses de Deleuze et de Foucault sur le fonctionnement du pouvoir. Y aurait-il une complémentarité, une familiarité entre ces différentes problématisations du pouvoir?

Or, Žižek propose une critique à l'endroit de Foucault et de Deleuze qui ne peut être escamotée.³⁰ Pour lui, Foucault et Deleuze sont des philosophes « pervers » (2007a : 333-34), c'est-à-dire que leur dénonciation du pouvoir est auto-satisfaisante et ne vise en aucun cas à renverser les relations de pouvoir. L'implication mutuelle du pouvoir et de la résistance, telle que postulée par Foucault, impliquerait un monde figé; la résistance étant toujours-déjà supposée et causée par le pouvoir lui-même. Au contraire, la résistance, telle que conçue par Žižek, n'est pas simple réaction : elle refuse les coordonnées du problème telles que formulées dans et par le pouvoir. Le sujet étant toujours excessif par rapport à sa cause (le pouvoir), la résistance implique nécessairement la possibilité d'une redéfinition radicale des coordonnées du possible.

Cette critique ignore à mon sens ce qu'il y a de spécifique à la problématisation du pouvoir en tant que « contrôle ». Le constat deleuzien du *dividuel* participant pleinement aux mécanismes du pouvoir constitue un puissant écho de la critique de Žižek à l'endroit des philosophes pervers. *Dividuel*, pervers et *homo sucker* ne décrivent-ils pas la même

subjectivité qui « joue le jeu » du pouvoir au moment même où elle pense « résister »? Dans *Qu'est-ce qu'un acte de création?*, Deleuze aborde de front la question de la résistance dans la société de contrôle. Il définit alors la résistance comme un acte de création qui, à l'instar d'une œuvre d'art, échappe aux coordonnées du pouvoir. Si la société de contrôle est bien une société de la communication ou une société de l'information, ce qui semble tout à fait conséquent avec l'argument de Deleuze pour qui « l'information, c'est exactement le système du contrôle » (1987 : non paginé); la résistance est d'une toute autre nature : « l'acte de résistance est lui ni information ni contre-information » (1987 : non paginé). Dans *Organes sans corps*, Žižek reprend un passage des *Pourparlers* dans lequel Deleuze est absolument clair :

Vous me demandez si les sociétés de contrôle ou de communication ne susciteront pas des formes de résistances capables de redonner des chances à un communisme conçu comme "organisation transversale d'individus libres". Je ne sais pas, peut-être. Mais ce ne serait pas dans la mesure où les minorités pourraient reprendre la parole. Peut-être la parole, la communication sont-elles pourries. Elles sont entièrement pénétrées par l'argent : non par accident, mais par nature. Il faut un détournement de la parole. Créer a toujours été autre chose que communiquer (Deleuze 1990a : non paginé; Žižek 2008c : 227).

Cette méfiance envers la prise de parole des minorités ne rappelle-t-elle pas l'argument de Žižek quant à la portée limitée de la « politique identitaire postmoderne » dont l'objet est d'affirmer une place au sein des structures sociales en place plutôt que d'en modifier radicalement les coordonnées? (2007 : 282). Une lecture adéquate du problème de la résistance chez Deleuze et chez Foucault devrait réfléchir celle-ci non pas en ce qu'elle est simplement toujours-déjà impliquée dans des flux de pouvoir intériorisés par le sujet, (ce qui est assez juste quant à la théorie de Foucault jusqu'à *La volonté de savoir*),³¹ mais également en termes de rupture, de déliaison et de non-communication. Si le pouvoir et la résistance sont toujours mutuellement impliqués, la faculté « productive » du pouvoir est aussi une qualité de la résistance, et il faut considérer cette faculté dans sa dimension radicalement créatrice. Par exemple, TIQQUN, dans ce qui me semble une perspective assez proche de Deleuze, propose la « panique » comme pratique de la résistance créatrice vis-à-vis le contrôle cybernétique : Ne pas répondre adéquatement aux flux continus afin d'amorcer une « ligne de fuite » (2001). Or, de la communication à la panique il y a bien un changement de registre : la panique n'est pas a priori le « négatif résistant » de la communication. À l'encontre d'une telle perspective, Lazzarato (plus près

du Foucault des débuts ou du Foucault tel que présenté par Žižek) propose le « public-expert » comme horizon de la résistance; c'est-à-dire un « double négatif » du public dont l'existence est en quelque sorte supposée par la notion même de public. Dans un tel cas, le pouvoir suppose et contient en effet une forme spécifique de résistance qui ne lui est pas extérieure.

Évidemment, TIQQUN n'est pas Foucault, mais néanmoins, je ne suis pas certain que Žižek ait raison d'affirmer que « Foucault ne considère pas la possibilité qu'un effet échappe à sa cause et la dépasse » (2007a : 342). Il me semble bien au contraire que la « production » du pouvoir échappe à sa « cause », s'autonomise nécessairement de celle-ci. Lorsqu'il affirme qu'il n'y a rien avant le « socle mouvant des rapports de force » (1975 : 32), Foucault n'implique-t-il pas, justement, qu'il n'y a fondamentalement pas de « cause » ou de matrice générale, que les « discours » sont de purs événements jaillissant du chaos? Cette orientation me semble assez claire dès *L'Archéologie du savoir* (1969) alors que Foucault développe la notion de « discours » à l'encontre des explications causales et des continuités habituelles du champ historique. La critique de Žižek à l'endroit de Foucault est juste dans la mesure où l'aporie qu'il soulève est bien présente à un certain point, un peu comme un accident de parcours. Mais elle est également injuste en ce que Žižek, à ma connaissance, néglige le travail effectué par Foucault et par Deleuze afin de la dépasser.³²

À la relecture hégélienne de Deleuze proposée dans *Organes sans Corps – Deleuze serait traumatisé par Hegel – Jan Jagodzinski* (2010) oppose la thèse concurrente d'un Žižek traumatisé par Deleuze. Jagodzinski identifie la position du dernier Lacan, fortement influencé par la publication de *l'Anti-Œdipe*, à celle de Žižek qui dès lors serait « a disguised deleuzian in denial » (2010 : 17). Bien que je sois mal à l'aise avec quelques aspects de l'argumentation psychanalytique de Jagodzinski, qui insiste sur la dimension homo-érotique d'une relation où il s'agit de prendre le « grand Autre » « par derrière », j'y vois des pistes conséquentes avec le rapprochement que je fais entre la lecture zizékienne du problème du pouvoir et celle de Deleuze (et de Foucault à partir du milieu des années 1970). Si Deleuze est bien – comme l'affirme Žižek – un hégélien déguisé, cela ne fait-il pas de Žižek un deleuzien déguisé?

*

Une telle discussion permet d'éclairer certains enjeux de pouvoir contemporains. Par

exemple, depuis quelques années, le projet d'une « nouvelle histoire » de la recherche en communication tente de pallier au manque flagrant de sens historique au sein de la discipline. Des notions telles la « société de contrôle » et la « biopolitique » pourraient contribuer significativement à un tel projet en faisant de la question du pouvoir un problème central pour l'histoire disciplinaire. À tout le moins, ces concepts permettraient d'éviter certaines aberrations historiographiques récentes, notamment cette tentative de faire de Walter Lippmann le héraut de la démocratie contemporaine, *comme s'il ne l'était pas déjà*.³³ Par exemple, dans sa nouvelle préface à la traduction française de *Phantom Public*, Bruno Latour argumente en faveur du modèle de vie publique esquissé par Lippmann, lequel serait susceptible de renouveler notre confiance ébranlée envers la démocratie. Pour Latour, il s'agit bien ici de « sauver la démocratie des mains des démocrates » pour enfin « désensorceler la politique » (Latour 2008 : 6). C'est exactement face à ce type de défense de la démocratie « doublement pensée » que la réflexion politique d'Alain Badiou et de Slavoj Žižek est, plus que jamais, absolument pertinente. Dans les sociétés complexes – « à l'ère du risque » – le savoir spécialisé des experts et la fabrique du consentement ne sont peut-être pas la solution à la supposée « crise de la démocratie » mais des éléments constitutifs du problème?

1 NOTES

L'auteur complète présentement une thèse de doctorat portant sur Walter Lippmann sous la direction de Line Grenier et de Brian Massumi. Il a publié un compte-rendu du *Sujet qui fâche* dans la revue *Post-scriptum* (<http://www.post-scriptum.org/alpha/index.htm>).

2 D'autres textes récents de Žižek font allusion à Walter Lippmann en reprenant presque exactement les mêmes formules, comme quoi la véritable nouveauté est dans la répétition. Voir par exemple *Berlusconi in Tehran* (2009), *Après la tragédie, la farce!* (2010b), et *Wikileaks, or, When it is our Duty to Disturb Appearances* (2011).

3 Žižek emploie couramment ce concept emprunté à Fredric Jameson.

4 « Walter Lippmann wrote *Public Opinion* in 1922, based on his World War I experiences in propaganda and military intelligence » (Rogers 1993 : 6).

5 Lippmann détestait l'institution militaire et la vie dans l'armée (Steel 1980 : 141-54); cela étant typique de l' « homme de guerre » (Deleuze et Guattari 1980 : 437-441).

6 Pour Bruno Bosteels, le dialogue entretenu par Žižek avec ses contemporains est un exemple de « l'art machiavélien de la guerre en philosophie » (2006 : 163).

7 Les exemples de cette étrange post-politique contemporaine ne manquent pas. Par exemple, durant la récente controverse entourant l'exploitation des gaz de schiste au Québec, la rhétorique des citoyens opposés à leur exploitation mettait essentiellement l'accent sur l'absence d'études indépendantes quant aux impacts de cette industrie. Au lieu d'être simplement « opposés » à l'exploitation pour des raisons politiques ou idéologiques, l'action de ces « opposants » est éminemment post-politique dans la mesure où elle implique que la question peut être résolue « objectivement » par des experts « neutres ». Le piège d'une telle stratégie est qu'elle accepte l'horizon post-politique du débat en exigeant que des experts décident au lieu d'assumer pleinement une simple opinion politique *en tant que telle*.

8 Dans l'essai d'ouverture, *Mao Tsé-Toung, seigneur marxiste du désordre*, Žižek évoque brièvement cette identité : « Par-delà toutes les railleries faciles et les analogies superficielles, il y a donc une profonde homologie structurelle entre l'autorévolution maoïste permanente, la lutte permanente contre l'ossification des structures étatiques et la dynamique inhérente au capitalisme [...] que sont les explosions violentes et destructrices d'un Garde rouge pris dans la Révolution culturelle, comparées à la véritable Révolution culturelle, à la dissolution permanente de toutes les formes de vie nécessaires à la reproduction capitaliste? » (2008a : 47).

9 Selon Žižek, ce mode de subjectivation, s'il est commun dans les démocraties libérales, peut également être observé dans l'Allemagne hitlérienne et la Russie soviétique (2005 : 112-14).

10 Les idées de Lippmann anticipent largement les thèses ultérieures à propos du phénomène de « dissonance cognitive » décrit en 1957 par Leon Festinger.

11 Les expressions employées par Lippmann pour décrire cette agence – *organized intelligence, intelligence bureaus* – sont révélatrices quant à l'origine de cette idée qui évoque très clairement le fonctionnement de *The Inquiry* (une organisation de

renseignement dirigée par Lippmann lors de la Première Guerre mondiale sur laquelle je reviendrai). Pour Žižek, l'opposition entre la réalité et la fiction est fallacieuse. Débarrassée des fictions qui la constituent, c'est la réalité elle-même qui disparaît (Fiennes 2006).

12 Les propos de Mao, pourtant un critique acerbe de la bureaucratie, ont parfois la limpidité d'une bonne vieille blague yougoslave : « Par exemple, lorsqu'ils combattent la bureaucratie, ils parlent de Yenan comme s'il n'y avait là rien de bon et ne font pas la comparaison ni la distinction entre la bureaucratie à Yenan et la bureaucratie à Sian. Ils commettent ainsi une erreur fondamentale » (1949 : 41). Cette distinction entre la bureaucratie de Sian et la bureaucratie de Yenan ne rappelle-t-elle pas la distinction entre les Yougoslaves conduisant directement des Mercedes par l'intermédiaire de leurs dirigeants et les Soviétiques, dont les dirigeants conduisent des Mercedes?

13 Le célèbre historien et responsable de la CIA Sherman Kent, considéré par plusieurs comme le « Père de l'analyse de renseignement » reprend cette distinction entre « the staff which executes » et « the staff which investigates » dans *Strategic Intelligence for American World Policy* (1949) un livre « prescriptif » ayant eu une influence déterminante sur le fonctionnement et la création de la CIA (Davis 1991; Olcott 2009).

14 Le fantasme de la « révolution sans la révolution », dénoncé par Robespierre (Žižek 2006 : 381), a une fonction idéologique similaire à celui d'une « bureaucratie non-bureaucratique ». Dans les deux cas, il s'agit de nier l'élément obscène (la violence, l'organisation hiérarchique) mais néanmoins constitutif et garant de l'authenticité du phénomène. Dans un autre ordre d'idée, Žižek souligne le paradoxe inhérent à la « critique obsessionnelle » de la bureaucratie faite par Staline. Si le bureaucratisme est un effet du régime stalinien, celui-ci est néanmoins complètement dépourvu d'une véritable bureaucratie, c'est-à-dire « d'un appareil administratif dépolitisé et compétent » (2007b : non paginé).

15 « Le savoir doit devenir puissance d'agir » (von Clausewitz 1996 : 132).

16 Les hauts responsables du *CPI*, créé en avril 1917, sont, outre George Creel, les Secrétaires d'État Newton D. Baker, Robert Lansing et Josephus Daniels, ce qui est tout à fait conséquent avec la lettre de Lippmann au Colonel House du 12 avril 1917. La nature et l'ampleur de l'implication de Lippmann au sein du *CPI* demeurent nébuleuses. Son biographe officiel, Ronald Steel, n'en fait pas état et met plutôt l'accent sur les nombreuses critiques formulées par Lippmann à l'encontre des activités du *CPI* (1980 : 145-47). Il appert que les activités outre-mer du *CPI* recoupaient celles de *The Inquiry* et du *G-2-D*, ce qui causa des frictions. La correspondance entre Creel et Lippmann témoigne d'une animosité qui remonte à 1915 alors que Creel et Lippmann eurent une querelle autour de la question de l'organisation du mouvement pour le droit de vote des femmes. Stephen Vaughn, l'auteur de la meilleure étude sur l'histoire du *CPI*, affirme que Lippmann eut une influence importante sur le Président Wilson dans la mise sur pied de l'agence (1980 : 5-6). Vaughn prend soin de lier l'activité du *CPI* à celle du *G-2-D*, ce qui lui permet d'écrire : « The list of the liberals working for the CPI abroad can be expanded to include Fiorello LaGuardia, Arthur Woods, and Robert Murray. Heber Blankenhorn, Charles Merz, and Walter Lippmann were associated with CPI propaganda in Europe during the summer and autumn of 1918 as officers in a Military Intelligence unit responsible for directing American propaganda behind enemy lines » (1980 : 259). Plus loin, Vaughn précise « Two of the most vigorous critics of mass democracy after the war,

Bernays and Lippmann, were associated with the CPI [...] This unit [G-2-D], though separate from the CPI, often coordinated its effort with the committee » (1980 : 336). Baillargeon (2008), Garcia (2010 : 3), Perry et Smith (2006 : 81) et Gary (1999 : 32) affirment quant à eux que Lippmann a fait partie du comité. Sue Curry Jansen soutient plutôt que Lippmann ne fut jamais un « membre » du comité, ce qui est peut-être exact au niveau factuel (2010 : 86). Néanmoins, en tant qu'assistant de Newton D. Baker, un des quatre membres du comité, il est fort vraisemblable que Lippmann, sans être un « membre » du comité, ait participé à son action. Sa correspondance de mars et d'avril 1917 semble indiquer que Lippmann fut impliqué dans la mise sur pied de l'organisation, ayant aidé à préciser sa nature et son fonctionnement (Ewen 1996 : 103-27). Voir aussi la lettre de Walter Lippmann à Charles Merz du 22 mars 1917, *Walter Lippmann Papers, Manuscripts and Archives, Yale University Library*, bobine no. 19, dossier 812.

17 En 1976, Foucault situe le déclin des sociétés disciplinaires « au cours de ces quarante dernières années, à la fois sur la ligne d'effondrement du nazisme et sur la ligne de recul du stalinisme » (1997 : 13-4).

18 La notion de « contrôle » développée par Deleuze est largement redevable à l'usage qu'en on fait préalablement les cybernéticiens. Dans *Cybernetics Or Control and Communication in the Animal and the Machine* (1948), Norbert Wiener décrit des processus de contrôle opérant en continu par *feedback*. L'animal humain et son environnement s'adaptent (ou se corrigent) mutuellement, à l'image des « moules auto-déformants » évoqués par Deleuze. À propos de la cybernétique et du contrôle, voir le texte *L'Hypothèse cybernétique* (TIQQUN 2001).

19 Žižek évoque à juste titre du mystère de la cure qui ne fonctionne plus. Nous nous avouons tout à nous-mêmes, dès le départ : « Je suis anxieux, j'ai un trouble de l'attachement, etc. ». La fonction herméneutique traditionnelle du psychanalyste est alors assumée par une instance subjective interne. Le patient qui, en s'avouant tout, ne « résiste » pas suffisamment à l'analyse, lui résiste finalement bien mieux en parlant sans cesse.

20 « Savez-vous ce qu'il faut faire pour empêcher quelqu'un de parler en son nom? Lui faire dire "je" » (Deleuze 2003 : 75).

21 Lippmann était sceptique vis-à-vis des témoignages des prisonniers de guerre, notamment de ceux qui prétendaient que les *leaflets* avaient joué un rôle dans leur capitulation (Vaughn 1983 : 158).

22 Foucault emprunte probablement l'expression à Jacques Lacan.

23 En tant qu'il est « hors du monde », le maître de la vérité n'est pas sans évoquer la distinction classique de Descartes entre *res cogitans* et *res extensa*. Pour Descartes, deux univers ou deux « substances » coexistent, l'une étant relative au cogito et l'autre au monde naturel. N'est-ce pas cette distinction qui est reconduite dans les catégories telles « le public » et « l'expert », les « images dans nos têtes » et « the world outside »? Il y a chez Lippmann un dualisme profond qui se présente comme un problème à solutionner, celui du fossé moderne toujours grandissant entre la *res cogitans* et la *res extensa*. Le « maître de la vérité » ou « l'expert » constituent des figures d'un étrange cogito dont le fondement est à chercher du côté de la *res extensa* plutôt que dans un solipsisme.

24 Certains des traits les plus typiques des sociétés de contrôle, par exemple l'accès

différencié et modulé à l'information, sont d'ailleurs des spécialités chinoises. À la Grande Muraille de Chine s'est désormais substitué le « Great Firewall », 30 000 Chinois travaillent à la surveillance du Web alors que la CIA emploie « seulement » 16 000 personnes (Elgin et Einhorn 2006, non paginé).

25 En plus de Lippmann, le seul américain présent au colloque est l'un de ses proches amis, Bruce Hooper, un spécialiste de la stratégie militaire (Audier 2008 : 28).

26 Cette troisième voie n'est pas sans rappeler la notion de spectaculaire intégré, une alliance entre spectaculaire concentré (« planisme ») et spectaculaire diffus (« laissez-faire »). Debord, tout comme Deleuze, lie l'apparition du spectacle aux mutations du capitalisme.

27 Ailleurs, Foucault écrit qu'il s'agit « d'un événement relativement important » (2004 :166). Voir à ce sujet le livre de Serge Audier (2008), *Le colloque Walter Lippmann : aux origines du néo-libéralisme*.

28 Le passage du libéralisme au néolibéralisme implique nécessairement toute une réarticulation du « jeu sécurité/liberté ». Le néolibéralisme radicalise à ce point la « culture du danger » (Foucault, 2004 : 68) caractéristique du libéralisme que le « jeu » lui-même change, probablement pour le pire. Sur cette question, voir la discussion de Brian Massumi (2005), *The Future Birth of the Affective Fact*.

29 Sur le lien entre les concepts de sociétés de contrôle et de biopolitique, voir *Empire* (2000) de M. Hardt et A. Negri, pp. 47-69.

30 Sur cette critique, voir notamment l'ouvrage *Žižek : Beyond Foucault* (2007) de F. Vighi et H. Feldner.

31 Voir à ce sujet l'analyse de Sato (2007 : 21-41).

32 L'*Anti-Œdipe* (Deleuze et Guattari 1972) et *La volonté de savoir* (Foucault 1976) tentent de solutionner cette aporie, notamment en abandonnant une conception proprement freudienne du fonctionnement du pouvoir comme procédé d'intériorisation (voir l'excellent ouvrage de Yoshiyuki Sato (2007), *Pouvoir et résistance*).

33 À propos de la « nouvelle histoire » de la communication et de Walter Lippmann, voir mon texte « Quelle nouvelle histoire pour la recherche en communication ? Le cas de Walter Lippmann » à paraître prochainement dans la revue *Communication*.

BIBLIOGRAPHIE

- Agamben, G. (2003) *État d'exception*, Paris : Seuil.
- Audier, S. (2008) *Le colloque Walter Lippmann : Aux origines du néo-libéralisme*, Paris : Bord de l'eau.
- Baillargeon, N. (2008) « Préface », dans *Propaganda*, Montréal : Lux.
- Blankenhorn, H. (1919) *Adventures in Propaganda : Letters From an Intelligence Officer in France*, Cambridge, MA : Riverside Press.
- Blum, S.D. (1984) *Walter Lippmann : Cosmopolitanism in the Century of Total War*, Ithaca et Londres : Cornell University Press.
- Boostels, B. (2006) « Alain Badiou's Theory of the Subject : The Recommencement of Dialectical Materialism? », *Lacan : The Silent Partners*, Londres et New York : Verso.
- Carry, F.C. (1967) *The Influence of War on Walter Lippmann 1914-1944*, Madison, Wi : Logmark Editions.
- Chomsky, N. (1997) *Media Control : The Spectacular Achievements of Propaganda*, New York : Seven Stories Press.
- Clausewitz, C. von (1832/1996) *De la guerre*, Paris : Perrin.
- Davis, J. (1991) « The Kent-Kendall Debate of 1949 », *Studies in Intelligence*, 35(2) : 37-50.
- Debord, G. (1988) *Commentaires sur la société du spectacle*, Paris : Gallimard.
- Debord, G. (1967) « Le point d'explosion de l'idéologie en Chine », *L'Internationale Situationniste*, 11 : 499-508. En Ligne : http://classiques.uqac.ca/contemporains/debord_guy/point_explosion_ideologie_chine/explosion_ideologie_chine.pdf. Page consultée le 22 janvier 2011.
- Defert, D. (2001) « Le dispositif de guerre comme analyseur des rapports de pouvoir », *Lectures de Michel Foucault*, Paris : ENS Éditions.
- Deleuze, G. (2003) *Deux régimes de fou*, Paris : Minuit.
- Deleuze, G. (1990) *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*. En Ligne : http://infokiosques.net/imprimersans2.php?id_article=214. Page consultée le 22 mars 2010.
- Deleuze, G. (1990a) *Contrôle et devenir. Entretien avec Toni Negri*. En Ligne : <http://lesilencequiparle.unblog.fr/2009/03/07/controle-et-devenir-gilles-deleuze-entretien-avec-toni-negri/>. Page consultée le 12 mars 2011.
- Deleuze, G. (1987) *Qu'est-ce qu'un acte de création?* En Ligne :

<http://multitudes.samizdat.net/article1559.html>. Page consultée le 3 février 2011.

Deleuze, G. (1985) « Les intercesseurs », *L'Autre journal*, 8. En Ligne : <http://multitudes.samizdat.net/article1354.html>. Page consultée le 12 mars 2011.

Deleuze, G. et F. Guattari (1980) *Mille plateaux*, Paris : Minuit.

Deleuze, G. et F. Guattari (1972) *L'Anti-Œdipe*, Paris : Minuit.

Denord, F. (2001) « Aux origines du néo-libéralisme en France. Louis Rougier et le Colloque Walter Lippmann », *Mouvement Social*, 195(2) : 9-34.

Elgin, B. et B. Einhorn (2006) « The Great Firewall of China », *Business Week*. En Ligne : http://www.businessweek.com/technology/content/jan2006/tc20060112_434051.htm. Page consultée le 12 janvier 2011.

Eulau, H. (1954) « Wilsonian Idealist : Walter Lippmann Goes to War », *The Antioch Review*, 14(1) : 87-108.

Ewen, S. (1996) *PR! A Social History of Spin*, New York : Basic Books.

Festinger, L. (1957) *A Theory of Cognitive Dissonance*, Stanford, CA : Stanford University Press.

Fiennes, S. Réal. (1996) *The Pervert's Guide to Cinema*, Londres : ICA Projects.

Foucault, M. (2004) *Naissance de la biopolitique*, Paris : Gallimard/Seuil.

Foucault, M. (1997) *Il faut défendre la société*, Paris : Gallimard/Seuil.

Foucault, M. (1976) *Histoire de la sexualité I : La volonté de savoir*, Paris : Gallimard.

Foucault, M. (1975) *Surveiller et punir*, Paris : Gallimard.

Foucault, M. (1969) *L'Archéologie du savoir*, Paris : Gallimard.

Freud, S. (1925) *Psychanalyse et médecine*, Chicoutimi, QC : Les classiques des sciences sociales. En Ligne : http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/psychanalyse_et_medecine/psychan_et_medecine.html. Page consultée le 3 avril 2011.

Garcia, C. (2010) « Rethinking Walter Lippmann's Legacy in the History of Public Relations », *PRism*, 7(1) : 1-10.

Garry, B. (1999) *The Nervous Liberals : Propaganda Anxieties from World War I to the Cold War*, New York : Columbia University Press.

Glander, T. (2000) *Origins of Mass Communications Research during the American Cold War*, Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum.

- Hardt, M. et A. Negri (2000) *Empire*, Paris : Exils.
- Jagodzinski, J. (2010) « Struggling with Žižek's Ideology: The Deleuzian Complaint, Or, Why is Žižek a Disguised Deleuzian in Denial? », *International Journal of Žižek Studies*, 4(1) : 1-24.
- Jansen, S.C. (2008) « Walter Lippmann, Straw Man of Communication Research », dans D. W. Park et J. Pooley (Éds.), *The History of Media and Communication Research*, New York : Peter Lang.
- Kent, S. (1949) *Strategic Influence for American World Policy*, Princeton, NJ : Princeton University Press.
- Latour, B. (2008) « Préface », dans *Le public fantôme*, Paris : Demopolis.
- Laurie, C. D. (1995) « The Chanting of the Crusaders : Captain Heber Blankenhorn and AEF Combat Propaganda in World War I », *Journal of Military History*, 59(3) : 457-481.
- Lazzarato, M. (1997) « Pour une redéfinition du concept de biopolitique », *Multitudes – Dossier : L'espace public*, 39-40 : 1-7. En Ligne : <http://multitudes.samizdat.net/Pour-une-redefinition-du-concept>. Page consultée le 16 novembre 2009.
- Lippmann, W. (1937/1938) *La Cité libre*, trad. de G. Blumberg, Paris : Librairie de Médicis.
- Lippmann, W. (1925/2008) *Le Public fantôme*, trad. de L. Decréau, Paris : Démopolis.
- Lippmann, W. (1922/1997) *Public Opinion*, New York : Simon et Schuster.
- Massumi, B. (2005). « The Future Birth of the Affective Fact », *Conference Proceedings : Genealogies of Biopolitics*. En Ligne : <http://browse.reticular.info/text/collected/massumi.pdf>. Page consultée le 22 juin 2010.
- Maurois, A. (1938) « Préface », dans *La Cité libre*, Paris : Librairie de Médicis.
- Olcott, A. (2009) « Revisiting the Legacy : Sherman Kent, Willmoore Kendall, and George Pettee – Strategic Intelligence in the Digital Age », *Studies in Intelligence*, 53(2) : 21-32.
- Perry, E. et K. Smith (2006) *The Gilded Age and Progressive Era : A Student Companion*, New York : Oxford University Press.
- Reid, J. (2003) « Deleuze's War Machine : Nomadism Against the State », *Journal of International Studies*, 32 : 57-85.
- Rogers, E. (1993) « The Anatomy of Agenda-Setting Research », *Journal of Communication*, 43(2) : 68-84.
- Sato, Y. (2007) *Pouvoir et résistance. Foucault, Deleuze, Derrida, Althusser*, Paris :

L'Harmattan.

Simpson, C. (1994) *Science of Coercion. Communication Research and Psychological Warfare 1945-1960*, New York et Oxford : Oxford University Press

Steel, R. (1980) *Walter Lippmann and the American Century*, Boston : Little, Brown and Company.

TIQQUN (2001) « L'Hypothèse cybernétique », *TIQQUN*, 2 : 40-83.

Trudel, D. (à paraître) « Quelle nouvelle histoire pour la recherche en communication ? Le cas de Walter Lippmann », *Communication*, 29.

Trudel, D. (2009) « La gauche de la gauche : Radicalités et utopies de la philosophie politique », *Post-scriptum – Revue interdisciplinaire de recherche en textes et médias*. En Ligne : http://www.post-scriptum.org/alpha/cr/2008-08-01%20-%20Trudel_Zizek.pdf.

Tsé-Toung, M. (1949) *Le petit livre rouge*. En Ligne : <http://www.yunnan.fr/petit-livre-rouge.pdf>. Page consultée le 18 janvier 2011.

Tsé-Toung, M. (1930/2008) « Contre le culte du livre », dans *Mao – De la pratique et de la contradiction*, Paris : La fabrique.

U.S. Army Intelligence and Security Command (1998) *The Life and Times of Dennis E. Nolan (1872-1956)*. En Ligne : <http://www.dtic.mil/cgi-bin/GetTRDoc?AD=ADA357585&Location=U2&doc=GetTRDoc.pdf>. Page consultée le 5 avril 2011.

Vaughn, S. (1983) « Prologue to Public Opinion : Walter Lippmann's Work in Military Intelligence », *Prologue*, 15 : 151-63.

Vaughn, S. (1980) *Holding Fast the Inner Lines. Democracy, Nationalism, and the Committee on Public Information*, Chapel Hill, NC : University of North Carolina Press.

Vighi, F. et H. Feldner (2007) *Žižek : Beyond Foucault*, Basingstoke, UK : Palgrave Macmillan.

Wiener, N. (1948) *Cybernetics Or Control and Communication in the Animal and the Machine*, Cambridge : MIT Press.

Zask, J. (2003) *Introduction à la traduction de « Le public et ses problèmes »*, En Ligne : <http://www.unige.ch/ses/socio/pdrs/programme/20072008/collectifsmorges/Zask2.pdf>. Page consultée le 26 avril 2010.

Zask, J. (1999) *L'opinion publique et son double. Livre I. L'Opinion sondée*, Paris : L'Harmattan.

Žižek, S. (2011) *Wikileaks, or, When it is our duty to disturb appearances*. En Ligne : http://en.gpf-yaroslavl.ru/lists/detail.php?ID=2628&sphrase_id=2221. Page consultée

le 4 avril 2011.

Žižek, S. (2010a) *À travers le réel. Entretiens avec Fabien Tarby*, Paris : Lignes.

Žižek, S. (2010b) *Après la tragédie, la farce!*, Paris : Flammarion.

Žižek, S. (2009) « Berlusconi in Tehran », *London Review of Books*, 31(14) : 3-7.

Žižek, S. (2008a) « Mao Tsé-Toung, seigneur marxiste du désordre », dans *Mao – De la pratique et de la contradiction*, Paris : La fabrique.

Žižek, S. (2008b) « Réponse de Slavoj Zizek à Alain Badiou », dans *Mao – De la pratique et de la contradiction*, Paris : La fabrique.

Žižek, S. (2008c) *Organes sans corps. Deleuze et conséquences*, Paris : Amsterdam.

Žižek, S. (2007a) *Le sujet qui fâche*, Paris : Flammarion.

Žižek, S. (2007b) *État d'urgence et dictature révolutionnaire*. En Ligne :
http://www.marxau21.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=39&Itemid=113&07a31cebc06cb75f34f91de31bb85c29=0796d4ab14b2ffe0e2fc06179efe3136. Page consultée le 3 janvier 2011.

Žižek, S. (2006) *The Parallax View*, Cambridge et Londres : MIT Press.

Žižek, S. (2005) *Bienvenue dans le désert du réel*, Paris : Flammarion.

Žižek, S. (2004) *Vous avez dit totalitarisme?*, Paris : Amsterdam.

Žižek, S. (1996) *Essai sur Schelling*, Paris : L'Harmattan.

Žižek, S. (1989) *The Sublime Object of Ideology*, Londres et New York : Verso.